



# Philip ROTH, *Némésis*

Les bons livres sont inépuisables, on le sait. Ils ouvrent un large spectre d'interprétation parfois compossibles, parfois contradictoires. Ce jeu herméneutique est une joie infinie qui poursuit infiniment la joie de la lecture.

*Némésis*<sup>1</sup> appartient à cette catégorie. Bien des lectures en sont possibles, chacun allant selon sa pente. Pour cela, il conviendrait aussi de considérer *Némésis* dans l'œuvre générale de Philip **ROTH**, puisque l'ouvrage clôt un cycle éponyme (*Un homme* ; *Indignation* ; *Le Rabaissement*) et que l'auteur a déclaré cesser d'écrire après cette publication (voir [ici](#)). Il est donc (pour l'instant) le dernier tome d'une œuvre importante (31 romans). Cette situation lui procure une dimension particulière qui reste à définir : testament, synthèse, clé de voûte, principe de dissolution, ouverture, clôture, etc. Ici, je proposerai seulement de lire *Némésis* en lui-même, comme la mise en scène d'un débat sur le sens métaphysique et exemplaire du destin juif, débat rendu infiniment complexe par la finale du livre.

Le roman s'organise comme une expérience construite autour d'un centre : la transformation de vies confondues par le surgissement d'un mal radical, implacable et sans cause, la poliomyélite, à une époque ne disposant pas de vaccination. Cette masse noire, infiniment pesante, jetée dans la toile du décor initial, le quartier juif de WEEQUAHIC, un des douze (**128**) districts de la ville américaine de NEWARCK, durant l'été 1944, provoque une sorte d'onde gravitationnelle qui révèle quatre lignes de fuite (au moins). Celles-ci tissent, déforment et crèvent l'espace intime du drame :

- La première ligne, ou ligne centrale du héros, est le fil d'Ariane du récit. Elle écrit l'histoire de Bucky **CANTOR**, jeune professeur de sport, alternativement spectateur puis victime de la polio, lentement saisi puis dévoré par une culpabilité triste, sorte de sur-virus, moral et théologique, né d'un terrible sentiment de complicité : il aurait transmis le virus par faiblesse d'avoir préféré une vie heureuse à la vie bonne. Incapable de renoncer à l'idée d'un Dieu bon (**78**) et créateur (**251**), comme à une éthique haute de la responsabilité individuelle reçue de son éducation compliquée, sérieuse et fondée sur le renoncement, il traîne désormais comme une malédiction empoisonnée un sentiment abscons d'injustice, d'abandon, d'automutilation et de révolte. Lentement dissout par l'énigme théologique que constitue sa vie, il s'étiole dans la folie ascétique d'un combat amer et délirant<sup>2</sup> avec un Dieu perçu comme tout-puissant, implacable, pervers et incompréhensible. Par-delà une apparente simplicité (Cf. **260**), le roman dessine le portrait spirituel, simple et attachant, d'un innocent scrupuleux qui, dans sa défaite, ne manque ni de grandeur ni d'héroïsme.
- La deuxième ligne est celle père de la fiancée du héros, le docteur **STEINBERG**, motif du juif libéral, raisonnable (**106**) et bienveillant (**107**), conciliant la science, le soin, la synagogue,

<sup>1</sup> Philip **ROTH**, *Némésis*, (or. *Nemesis*, BOSTON, Houghton Mifflin Harcourt, 2010), (trad. de l'américain par Marie-Claire **PASQUIER**), (coll. « folio » ; 5735), PARIS, Gallimard, 2010, 265 p.

<sup>2</sup> C'est la pointe de l'article critique d'Alain **FINKIELKRAUT**, « Malheur et châtement », dans *Le monde des livres*, 05 octobre 2012 ([ici](#)). L'auteur parle de « *surmoi déchaîné* », de « *délire d'interprétation* » et décrit **CANTOR** comme « *martyr du pourquoi* ».

avec le projet américain du bonheur (**CANTOR** est fiancé avec sa fille), de la réussite et du confort.

- La troisième ligne est celle de M<sup>r</sup> **BLOMBACK**, promoteur d'un exil utopique dans une nature édénique (le camp de vacances pour jeunes de POCONO MOUNTAINS), structure puérile à la fois hédoniste, artificielle et ridiculement folklorique (*Indian Hill*).
- La dernière ligne est celle du narrateur, Arnold ou Arnie **MESNIKOFF** (Cf. **108** et **233**). Athée impeccable (**252**), heureux malgré le malheur partagé (lui aussi a contracté la polio), il semble parfaitement moderne, autrement dit rationaliste, moralisateur, défenseur de l'absurde, de la contingence et du hasard. C'est lui qui parle, c'est lui qui écrit, c'est lui qui présente les faits, c'est donc lui qui a raison *in fine*. C'est avec lui que consonne la majorité des critiques, élogieux et hilares.

Rien à dire, tout va bien. Un roman de plus dans l'air du temps.

Sauf que **ROTH** est un romancier honnête et *Némésis* un livre plus ouvert qu'il apparaît. Plusieurs fois quelque chose semble surgir et prendre la main contre l'auteur lui-même, *i.e.* contre une identification implicite entre Arnold et lui. Ces étranges surgissements, sorte de petites épiphanies, mettent en crise l'épilogue (**261-266**) qui, sans cela, sentirait bon la verveine matérialiste et la philosophie pour adolescents. D'abord le titre même. Evoquant la mythologie grecque et le thème de la juste colère des Dieux, il ne semble pas seulement épuiser avec ironie une fausse piste, mais bien maintenir ouvert le débat sur la possibilité d'un châtement et la vengeance, *i.e.* d'une culpabilité devenue insupportable aux Modernes. Car l'épidémie se déploie sur fond de conflit mondial qui, lui, a une causalité purement humaine et tue des millions d'êtres humains. Si Dieu est mauvais et pervers, l'humain l'est tout autant. Pour tout dire, Arnold devrait être plus conséquent et ratifier l'énoncé génésique selon lequel l'humain est créé à l'image et la ressemblance. Est-ce alors si logique et raisonnable d'en déduire l'inexistence de Dieu ? L'humain méchant révèle un Dieu méchant. D'autant que le roman démontre d'une manière implacable combien il semble impossible à l'humanité d'affronter un mal « naturel » d'une telle violence, *i.e.* un événement vécu comme injuste et inexplicable, sans échapper à une sorte de « délire herméneutique » et à la dynamique induite du bouc-émissaire (Cf. **259**). À l'épidémie « naturelle » se superpose une surinfection sociale et morale. Mais l'argument final semble encore plus puissant. L'athéisme bon teint du narrateur n'est-il pas une réaction démesurée, une *hubris* en rebours qui nous fait sortir de la condition humaine ? Le bon **ARNIE**, si consciencieux, n'achète-t-il pas un bonheur illusoire (du moins en apparence : « *vous semblez heureux* » ; **256**) au prix d'une fuite lâche, d'une totale irresponsabilité (**260**), d'une posture auto-proclamée de suprême innocent ? N'est-ce pas lui qui jouit avec le plus d'intensité de cet « *orgueil stupide* », « [...] *l'orgueil d'une interprétation religieuse, enfantine, chimérique* » (**253**) qu'il est prompt à dénoncer chez les autres avec dédain<sup>3</sup> ? N'a-t-il pas acheté par un tour de passe-passe prodigieux le bonheur au prix de la vérité, la vérité comprise ici non comme un fait mais comme une inquiétude, une déchirure et un mystère ? Remplacer Dieu par Hasard, n'est-ce pas aller de mal en pis, puisque Hasard ne parle pas ? Peut-être est-ce ce vide qu'il convient justement de combler par un livre ? En fait, le livre lui-même comme fait dévoilerait l'antinomie (au sens kantien) d'Arnold.

Reposer ainsi la question du mal et de la théodicée est attendue, l'associer au vieux débat entre foi culpabilisante et logique anémiant du Destin tragique revu par l'athéisme pratique l'est aussi. Sauf que l'auteur pointe discrètement deux issues pour sortir des anciennes et nouvelles impostures. D'une part repenser la notion de toute-puissance, ce qui en régime chrétien revient à intégrer l'événement stupéfiant de la Croix à la théologie classique. Que se passe-t-il lorsque se

---

<sup>3</sup> Cf. la citation de Clément **ROSSET** (« *Le dévot est d'abord celui qui est incapable d'affronter le non nécessaire.* ») reprise par Alain **FINKIELKRAUT**. En toute logique, la phrase désigne tout autant le délire de **CANTOR** que celui du narrateur. Pourquoi **FINKIELKRAUT** développe-t-il le premier, à juste titre et avec talent, mais pas le second ?

révèle la vérité imprévisible, en ce sens divine, d'un Dieu impuissant ? Que se passe-t-il quand la forme de la mort du Dieu révèle l'innocence radicale de la victime, de toute victime, et requalifie le sacrifice expiatoire comme meurtre et origine de la violence<sup>4</sup> ? D'autre part, ce qui est lié, que se passerait-t-il si un humain vivait selon sa condition finie, limitée, fragile, apeurée, vulnérable, vaincue ? Que se passe-t-il si, comme dans le livre de **JOB**, un humain assume sa part de responsabilité, entièrement et seulement sa part. Cette possibilité tierce se traduit en langage biblique par la notion de sainteté et, dans l'univers du roman, par la transfiguration finale du motif morbide (pour soi et pour les autres) de la « *flèche invisible* » (261), porteur du mal (à partir de 213), héritée du délire pagano-archaïque, en celle, grecque et biblique, du lanceur de javelot, aguerri, entraîné, « *visant à l'excellence* » (265), à la fois « *primitif* » et en cela « *invincible* » (266). Comme si **ROTH**, malgré tout, entrevoyait enfin un point miraculeux, une issue inattendue. Comme si le roman résistait à tout, à la folie des personnages, à la morgue du narrateur, au désespoir de l'auteur, ce qui rend la chose passionnante et bouleversante. Car, en contre-point, en palimpseste, s'envisage la possibilité conclusive d'un homme réconcilié, entre Terre et Ciel, projeté comme ce vol suspendu et parabolique d'un javelot, un humain angélique sorti des délires, des excès, pleinement dans son acte, en ce sens spiritualisé dans l'action et par le corps.

Au moment de se retirer de la scène littéraire, et par ce mouvement même, **ROTH** croise **RIMBAUD** et la dernière phrase d'*Adieu*, dans *Une Saison en enfer*. À l'homme devenu invincible et héroïque par la littérature et le regard admirateur des enfants, comme pour le damné soudain rédimé par une poésie sauvée du rythme infernal Dieu tout-puissant/athéisme, le miracle se révèle par la réalité d'un combat spirituel engagé dans le silence. Ce silence béni, retrouvé, où il « [...] *sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps.* »

Thierry LECOMTE

---

<sup>4</sup> Ce schème girardien est repris en 119.